

La Jusuf 77

1



AU PETIT MATIN NOUS AVONS ATTERRI. Il faisait un soleil de tous les diables. On l'avait pris dans le dos sur le retour, au-dessus de la Pologne. On chantait à tue-tête là-dedans en descendant nos bières. Tu te rends compte ? La première mission, tu sais, c'est quelque chose. Il faut y être là-haut la nuit. Il prend mon père à témoin, pose la main sur son bras en agitant

nerveusement sa chope. Le zinc glisse d'abord dans le frais. Tout doucement tu commences à voir poindre les premières lueurs. Deux bonnes heures avant d'être sur l'objectif, tu as le temps de répéter tes gestes. Un moteur d'horloge, les Stuka, une merveille. Tu sens la bascule sur l'aile. Ça vibre, ça tressaute. La radio crache. Tu n'entends rien à cause de ce foutu vent glacé qui te prend dans la carcasse. La trappe ouverte, ça secoue bien. Et tout d'un coup tu vois fleurir au-dessous les éclats des premières grenades antiaériennes.

Ma mère s'est assise un peu en retrait, la bouteille de vin blanc à la main. Elle a son tablier de ménage à petits carreaux noirs et gris. Tu les vois nettement, comme un feu d'artifice. Et les longs faisceaux des projecteurs qui fouillent le ciel. Bergmann m'a dit en ricanant Des pets de porcs ! Là-dessus l'oncle Dietmar part d'un rire tonitruant en se tapant les cuisses. Ma mère le regarde avec tendresse. Elle se lève, l'entoure de ses bras. Elle l'embrasse dans les cheveux. Allez, Gerda – mon père est tout émoustillé par l'histoire – ressers ton frère ! Des bouteilles comme ça, tu n'en trouveras plus beaucoup dans le pays. Tu te souviens de Grosskopf ? Mais si, la dernière ferme sur la route d'Entzishheim. Il a des prisonniers serbes à côté de chez lui. L'autre jour il va au cellier – mon père mime l'effroi du père Grosskppf, il fait mine de chercher sous la table, s'accroupit pour regarder sous le buffet – plus rien ! Ses dernières bouteilles s'étaient envolées. Impossible de savoir qui a fait le coup. Tu aurais vu sa tête quand il nous a raconté ça ! Mes parents riaient aux éclats. Oh non, sa tête ! lance ma mère en hoquetant. L'oncle la fusille du regard, J'espère au moins que ce ne sont pas les communistes. Les communistes, tu parles ! C'est son commis, le Hans Goerl – mon père est affirmatif, je ne sais pas d'où il tire ses certitudes – il n'y a qu'à voir la tronche du bonhomme pour comprendre. L'oncle reprend, Il ne faut pas traiter ces affaires-là à la légère. Les ennemis du Reich sont partout. Et même là où on ne les attend pas. J'irai voir ça de plus près, tu me conduiras, Rudolf ? Il me donne une tape amicale dans le dos. Mon père s'éclaircit la gorge.

L'oncle Dietmar est en permission pour une dizaine de jours, avant de repartir à Lodz. Ici il est connu comme le loup blanc. Il est le seul à avoir fait l'école du parti à Munich. Ça n'était pas facile pour mon grand-père, avec la pension à payer. Il touchait juste son invalidité de guerre, mes

parents l'aidaient comme ils pouvaient. Il a repris du service à la ferme des Köhler. Je le voyais passer le matin, les seaux sur la brouette, pour aller nourrir les cochons au coin de l'église. Il passait toujours à la même heure. Maman lui mettait un verre de cidre sur le rebord de la fenêtre. Je crois qu'il préférait Dietmar. Un jour il m'a dit Ton oncle est l'honneur de la famille. Il travaille dur pour la victoire finale. Regarde, pas de femme, pas de fils, il a tout sacrifié à la patrie. Prends modèle sur lui. Il n'avait jamais apprécié mon père, qui n'était pas du village. Et surtout il le suspectait des pires maux du déviationnisme. Il avait une hantise des intellectuels. Il lui reprochait de ne pas assez serrer ses élèves et de ne pas leur apprendre le *Chant du camarade* dès la petite classe.

Je demandai un jour pourquoi à mon père. Ce fut la première fois où je le vis en colère. Il m'attrapa par l'oreille, m'arracha la chemise. J'étais à genoux devant lui, hurlant de terreur. Quand ma mère accourut, j'avais déjà reçu trois coups de badine. Le dos me brûlait atrocement. J'entendais le souffle rauque effrayant de mon père sur ma nuque. Ma mère s'interposa. Elle m'enveloppa dans son châle, m'emmena dans la chambre. Mon père n'avait toujours pas desserré les dents. Elle pleurait en tamponnant mes plaies avec du coton. Elle m'entoura de bandes taillées dans un vieux drap. Ne bouge pas, chéri, ça va passer. Du doigt elle remit en place vers l'arrière les mèches que les larmes avaient collées sur mon front. Quand je me réveillai, c'était comme si j'avais passé dix heures à fourcher les gerbes dans la charrette. Je ne sentais plus mon dos. Un bol fumait entre les mains de mon père, Bois, mon Rudy, c'est du tilleul. Il essayait de sourire. Je remarquai que ses lunettes étaient tout embuées. Maman ajouta une cuiller de miel.

2



C'est les vacances. Mon père me fait réviser tous les matins, après le petit déjeuner. À l'école, en temps ordinaire, la journée commence par la morale. On recopie sur son cahier la maxime du tableau, Apprenons l'obéissance pour conquérir la liberté ou Le nouveau monde naîtra dans le sacrifice. Ou, quand il ne pleut pas, c'est la gymnastique. Je suis dans la

classe des grands. Les flexions Debout Un Deux Appui avant ! Avec M. Webern il faut savoir aller jusqu'au bout de l'effort, dépasser ses limites. Il ne ressemble pas à mon père. Il est petit, nerveux. Il parle très sèchement d'une voix métallique. Il porte l'insigne du parti au revers de sa veste brune. Il se déplace en claudiquant, à cause de sa jambe blessée. Son infirmité l'obsède. Il répète sans cesse qu'un bon Allemand doit faire comme lui, le don de sa personne au Führer. Le seul qui ait osé se fâcher avec lui, c'est le père de Johann.

Un matin il est arrivé en retard à l'école. Nous étions dans la cour en train de faire nos mouvements. J'attends tes explications ! Il bredouilla qu'il avait dû aider son père pour la traite, sa mère était malade. M. Webern le gifla du revers de la main. Le sang jaillit aussitôt de la

bouche et du nez. Johann s'enfouit le visage dans les mains mais il ne pouvait empêcher le sang de couler entre les doigts et de goutter sur sa chemise. M. Webern le traîna jusqu'au robinet de la cour. Il dut se mettre torse nu pour se laver dans le seau en émail. Puis il lui fit laver la cour à grande eau jusqu'à ce qu'il n'y ait plus une goutte de sang sur les pavés. Pendant tout le temps qu'on faisait nos mouvements il était là, sur les genoux, avec sa serpillière.

La discussion fut terrible le soir même avec le père de Johann. Le ton monta si fort que mon père dut se montrer sur le palier. Il entendit M. Kleinschmidt menacer l'instituteur Ne levez plus jamais la main sur mon fils, même l'insigne du parti ne vous protégerait pas ! Trois semaines plus tard, en pleine nuit, un incendie détruisit sa remise à foin et l'étable. On entendit les bêtes meugler à la mort.

Et qu'est-ce que tu en penses, toi ? me demanda l'oncle Dietmar. (Je pense surtout que grâce à lui j'ai échappé aux révisions.) Laisse-le tranquille, dit mon père. Il est encore trop jeune pour s'intéresser à tout ça. Allez, file ! Pendant que je m'habille dans la cuisine, je les entends discuter ferme de nouvel ordre social et de démocraties chancelantes. La voix de mon père est rauque, un peu cassée.

3



Je suis resté toute la matinée à jouer dans le village, à courir les greniers avec Kraus et Maria. À cette saison, c'est tout un monde. Même avec la guerre qui n'en finit pas. Beaucoup d'hommes sont sur le front russe. En attendant leur retour on s'organise pour les récoltes. La moitié de l'école a été mobilisée pour les fenaisons. La plus douce, c'est la paille

d'avoine, celle qu'on met dans les sabots. Elle est encore abondante dans les fenils avant l'hiver. Là-haut on est juste sous l'ardoise. En prêtant l'oreille on entend le pas fébrile des moineaux sur le toit. On se vautre dans les javelles, on se laisse glisser jusqu'à s'enfouir dans l'odeur féminine du foin. Par la lucarne on épie le va-et-vient sonore de la cour.

On est allés jusqu'au ruisseau. Ils étaient toute une bande à jouer aux grenouilles. Ils les attrapaient dans les herbes. Hermann avait ses bottes et il les rabattait vers le carré d'élodées où se tenaient les chasseurs. Ils leur faisaient subir mille tortures avant de les abandonner flottant sur le dos, les chairs à vif ou pire encore. C'est Franz qui dirigeait la manœuvre avec son uniforme tout neuf des Jeunesse hitlériennes. Ça fait six mois qu'il est dans un foyer en ville. Pantalon de velours noir, chaussettes blanches, chemise blanche impeccable, ceinturon et poignard. Son père est en Russie. Il rêve de le rejoindre.

On les a regardés faire un moment. Franz s'est mis à parler des déportés polonais. Ils vivent dans des baraquements au bout du village parce que Jamais ils ne seront de vrais Allemands, Il faut les prendre comme ils sont, des bêtes de somme mais rien de plus. C'est pour ça que M. Webern nous interdit formellement de les fréquenter, et même de leur adresser la parole. Les hommes travaillent dans la forêt, les femmes sont aux champs. Franz a des idées bien arrêtées

sur leurs mœurs. Il en connaît un rayon sur leur vie sexuelle. Le directeur les a mis en garde au foyer contre Ces femmes qui se tortillent comme des truies. Tu les a vues ces femmes-là, toi ? Si je les ai vues ! Franz a un sourire dédaigneux. De plus près que je te vois là ! Tu peux me croire, elles méritent leur réputation. Et il est parti dans sa leçon de morale, qu'il faut garder ses forces vives pour l'Allemagne et pour les femmes du Reich. Elles seules en sont dignes. Puis d'un geste il a intimé l'ordre à Maria de s'éloigner. Alors il s'est accroupi et il a baissé sa culotte. Il a déjà des poils très bruns autour du sexe. Tous on le regardait avec envie en pensant Il a vu les femmes, lui. Doucement Franz l'a caressé, tordu, tortillé, étiré. Il a dit En dehors de la race, c'est juste une question d'hygiène. On a retenu notre souffle, médusés. Les jambes de Franz se sont raidies, il a eu un mouvement du bassin et son sperme tout blanc est tombé par saccades dans les pissenlits.

4

C'est cet après-midi-là que j'ai conduit l'oncle Dietmar chez les Grosskopf. Ils n'étaient pas là, ils finissaient les labours dans la plaine. La ferme était déserte. Il n'y avait que Suzan, la femme de Hans Goerl. Elle s'affairait à cirer les meubles de la salle. Elle nous a fait entrer, nous a proposé un café. Vous n'êtes pas d'ici ? demanda l'oncle. Je ne vous ai jamais vue avant dans le village. Euh... non. Elle hésita longuement. Elle mit la casserole d'aluminium sur la cuisinière, tisonna le cendrier jusqu'à voir danser les flammes derrière le mica bruni de la lucarne du foyer. Non, je viens des territoires. Vous êtes – l'oncle Dietmar sourit – jolie comme une Polonaise. Elle se retourna vivement. À Lodz je vis avec une Polonaise. (Jamais je n'avais entendu parler de ça à la maison.) Elle a la même douceur dans le regard et les mêmes cheveux longs très fins. Elle rougit.

La femme de Goerl avait la réputation d'être une femme légère. J'ai même eu vent de ses "tarifs", c'est Franz qui m'a dit ça Pour une livre de lard elle te fait ce que tu veux ! Je crois qu'il se vante beaucoup, enfin, je n'ai jamais pu vérifier. C'est vrai qu'elle est jolie. Une petite femme menue et vive. La trentaine, pas plus. On n'a jamais su comment Goerl l'a dénichée. Il est revenu avec elle un beau jour. Ils se sont installés dans la pièce attenante à l'étable. Suzan est allée au buffet. Elle a pris deux tasses, les a posées devant nous. Le café fumait, bien noir. Elle se tenait debout près de la table. L'oncle Dietmar a humé langoureusement Je ne sais pas comment vous vous y prenez mais je n'ai jamais senti un tel arôme ! Elle a éclaté de rire C'est une vieille recette polonaise ! L'oncle a ri à son tour en la regardant. Il a glissé la main sous la table. Suzan a eu un petit déhanchement, tout en fermant les paupières un instant.

Oh, Suzan, parlez-moi de votre pays. (J'ai eu bien du mal à finir ma tasse tant c'était fort et âpre.) L'oncle s'est resservi. Il semblait à son affaire. Il a sorti son gousset, renversé la monnaie dans sa main. Il m'a tendu quelques pièces, Rudy sois gentil, tu veux bien aller me chercher un paquet de cigarettes ? Prends des Jusuf et garde les images. Sur l'album on collait avec mille précautions les vignettes de la vie du Führer. J'avais commencé le mien il y avait au moins un an et demi. Mais mon père fumait peu. Et le fait qu'il ait changé pour des Corso ne m'arrangeait pas : c'était un autre album, avec des images d'acteurs de cinéma. Il m'en manquait encore une bonne quarantaine. Je ne connaissais personne qui ait fini le sien. Même à Marlise, la fille des Froelicher, le bûcheron, qui descendait ses deux paquets par jour, il manquait encore la 77.

La plus rare, paraît-il.

Je partis en courant. Je l'entendis de la cour me crier Dépose-les chez tes parents, j'arrive!

5



Le lendemain je revenais du bois. En arrivant près des baraquements des déportés, je tombe sur un attroupement inhabituel. Ils sont bien là plus de quatre-vingts, serrés convulsivement autour du puits. Le groupe s'est figé. On entend juste un bruissement de mots chuchotés à mi-voix Ils ont remonté un corps! Une femme! Je réussis à me faufiler entre les gens.

Ils ont posé une planche en travers de la margelle. De dos je reconnais Goerl. Il est à genoux, la tête posée sur le corps dont on voit dépasser les pieds très blancs.

M. Webern a posé la main sur l'épaule de Goerl. Presque affectueusement. Il finit par se relever.

Alors je vois sa femme, allongée là, sous la veste de coton bleue. Elle a les yeux entrouverts, on n'a pas réussi à les fermer. Ils sont bleu-vert. Je n'ose pas la regarder. Personne ne bouge. C'est la première morte du village depuis le début de la guerre. Mis à part l'ancien boulanger et Ce grand couillon de Möller, comme dit mon père. Mais eux, ils sont tombés en France, ce n'est pas pareil. Grosskopf fend le groupe, il voit Suzan, Merde! Oh, merde! Il presse Goerl contre son épaule, ses lèvres tremblent sans rien dire d'autre que Merde! Oh merde! Tous les deux ils prennent la planche et soulèvent le corps, les gens s'écartent, je me retrouve tout contre Goerl, il sent très fort le lisier, il n'a pas eu le temps de se laver, ses mains sont toutes veinées de brun. Dans le mouvement le bras de Suzan glisse sur mon bras. Je prends doucement sa main pour la redresser. Elle est toute froide et raide. Je n'ose pas crier, dans ce silence. Je la tiens appuyée contre ma poitrine. J'avance avec eux lourdement, maladroitement, jusqu'à la ferme. On la dépose sur le lit. Elle porte comme hier son tablier à carreaux. Puis Grosskopf dit Laisse les femmes s'occuper d'elle.

On ne parle que d'elle toute la soirée. Ma mère est pâle comme un linge. Elle aimait beaucoup Suzan. Elle s'était vite intégrée à la communauté du village bien qu'elle ne soit pas d'ici. C'est cette remarque qui provoque la colère de l'oncle Dietmar. Si Goerl est réellement un bon Allemand, comment a-t-il pu faire une chose pareille? Quoi, une chose pareille? Mon père s'interpose Je ne vois pas ce qu'il y a de déshonorant à vivre avec. Avec une – l'oncle Dietmar a une moue de dégoût pour prononcer le mot – avec une Polonaise?

Décidément mes parents ne comprendront rien aux idées nouvelles. Comment la gloire du Reich peut-elle se fonder sur de telles hérésies? Toute l'Allemagne a voulu la guerre et eux se comportent comme des lâches, pire, comme des ennemis de l'intérieur!

Ma mère éclate en sanglots. Je vais vers elle et l'entoure de mon bras. Dietmar – elle le regarde soudain avec une dureté terrible – est-ce qu'ils t'ont changé à ce point? Un silence. L'oncle se lève et dit Je partirai demain. Si ça n'était pas toi, Gerda, je vous ferais arrêter immédiatement.



C'est le jour où je reçus la lettre de l'oncle Dietmar que Hans Goerl passa à la maison. Il n'était pas remis de la mort de sa femme. La police était venue et avait vite trouvé le coupable. Un Serbe que Grosskopf employait pour soigner les chevaux. Trois autres prisonniers avaient été tirés au sort. On leur fit creuser un trou au milieu de la place. Tout le village y était.

Mon père m'avait interdit de sortir. Je regardais par la fenêtre de la chambre. J'entendais les insultes, les cris de haine. Je vis pleuvoir les cailloux. Les prisonniers se protégeaient comme ils pouvaient. Les soldats ne sont pas intervenus. Le plus âgé des prisonniers a reçu un silex en plein front. Le sang lui a couvert aussitôt le visage. Il est tombé au bord du trou. Il a tenté de se relever, il a glissé. Il est resté là, étalé de tout son long, un bras replié sous la tête. Alors un soldat s'est approché et lui a tiré deux balles dans la nuque.

Quand le trou a été assez profond, ils ont posé leurs pelles. Ils se tenaient debout, en chemise, le pantalon et les chaussures couverts de terre. L'un des trois avait une casquette. C'est lui qui a commencé à pleurer. On a entendu le claquement sec des culasses, l'officier a donné l'ordre de tirer. Les chemises se sont tachées de sang. Ils sont tombés l'un sur l'autre. Alors les gens du village ont cessé de crier. Ils ont défilé en silence près des corps et ils ont craché dessus. Goerl n'y était pas.

Il est passé en fin d'après-midi. C'était après la classe, mon père était dans le salon. Il lisait en fumant. Il fumait beaucoup ces temps-ci, ma mère lui en faisait le reproche. Mon album se remplissait à vue d'œil. Mon père fut surpris de cette visite inhabituelle. Il lui proposa de s'asseoir et de boire une bière. Non merci, Josef, je suis juste venu te rapporter ça. Il sortit de la poche de sa veste une chaîne argentée, avec une petite plaque métallique. Ma mère comprit tout de suite et poussa un cri en s'effondrant sur la chaise. Goerl ajouta Je l'ai retrouvée sous le lit, dans une rainure du parquet. Tu lui rendras, ça doit lui manquer en Pologne. Mon père eut un geste pour le retenir. Il sortit.

Bien plus tard dans la soirée j'ouvris la lettre. L'oncle Dietmar partait en mission à Stalingrad. Tout allait bien. Il me demandait de me préparer à servir moi aussi mon pays et de veiller sur mes parents. Je te joins une surprise, avec toute mon affection. Oncle Dietmar. Une Jusuf, la 77! Elle était magnifique. Elle représentait le Führer serrant dans ses bras une petite fille avec un bouquet de fleurs. C'était vraiment la plus belle de l'album. Je la montrai à mon père. Il la prit, se leva sans un mot, alla au poêle. Avec le crochet il souleva la plaque ronde du milieu. Il jeta l'image dans le feu, avec la lettre. C'est à peine si je vis, dans la petite fenêtre de mica, danser une flamme jaune. Je pleurais.

